

pas établir des commentaires détaillés des récits présentés, ni indiquer les emprunts et les réécritures successives, apporte une nouveauté méthodologique importante en suivant une démarche qui n'est à proprement parler ni médiéviste, ni antiquisante, mais les deux à la fois (méthode que l'on trouve également utilisée dans *Early Islamic North Africa. A New Perspective* de C. Fenwick). L'ouvrage se termine par des annexes englobant la représentation cartographique de la conquête arabe de l'Afrique du Nord (p. 602-603) et les *indices* des noms et des lieux (p. 605-624). Au passage, on relèvera une petite coquille dans la table des matières concernant l'emplacement exacte du récit d'Ibn 'Asākir (p. 277 au lieu de la p. 177 mentionnée dans la table des matières). Par ailleurs, si le terme *Afrique romaine* utilisé dans le titre comme dans le corps de l'ouvrage est critiquable, car historiquement parlant imprécis, celui de *conquête arabe* est à saluer, car il tranche définitivement, cependant à la suite d'un long débat entre les spécialistes, avec l'ancienne appellation idéologique de *conquête musulmane* ou *islamique*. Voilà donc un livre d'une bonne qualité scientifique, une édition de grande qualité, aussi savante que maniable et qui, au-delà du cercle restreint des Africanistes, sera précieuse pour tous ceux qui s'intéressent à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge dans la partie occidentale de la rive sud de la Méditerranée.

Mohamed-Arbi NSIRI

Jean-Luc FOURNET (Éd.), *Les Hieroglyphica d'Horapollon de l'Égypte antique à l'Europe moderne. Histoire, fiction et réappropriation*. Paris, Association des amis du Cercle d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2021. 1 vol. broché, 17,7 x 26,2 cm, 276 p. (STUDIA PAPHYROLOGICA ET ÆGYPTIACA PARISIENSIA, 2). Prix : 40 €. ISBN 978-2-916716-79-4.

Quatorze articles précédés d'une introduction de Jean-Luc Fournet composent les Actes du Colloque : « Les *Hieroglyphica* d'Horapollon, un héritage de la "philosophie" égyptienne au V^e siècle de notre ère ? » organisé au Collège de France les 13 et 14 juin 2018. Les exposés sont répartis en trois sections : I. L'arrière-plan égyptien des *Hieroglyphica* ; II. Une œuvre grecque de l'Antiquité tardive ; III. La postérité des *Hieroglyphica* : entre philologie, littérature et art. Ces savantes contributions comportent quelques-unes des illustrations présentées par les intervenants lors du colloque. Cependant, l'intégralité de leur communication est disponible en ligne (www.college-de-france.fr/agenda/colloque/horapollon-hellenisme-et-hieroglyphes-dans-antiquite-tardive). Deux auteurs ont modifié le titre de leur intervention initiale : Jean-Marc Mandosio a parlé de : « La représentation du personnage d'Horapollon (sa vie, son œuvre) chez les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles » ; l'article publié est titré : « De l'Égyptien Horus au "petit grec" Philippe : le débat sur l'auteur des *Hieroglyphica* (XVI^e-XVII^e siècle) ». De même, Nicola Zito a fait une communication sur « Les *mirabilia* dans les *Hieroglyphica* d'Horapollon : modes d'emploi ». Dans les actes, sa contribution s'intitule : « Horapollon et le "petit noyau" : traces du platonisme tardif dans le traité sur les *Hieroglyphica* ». Deux exposés, à savoir celui d'Andreas Stauder : « Les faces multiples du signe graphique égyptien » et celui de Michel Hochmann : « Horapollon, une clef pour l'interprétation de Giorgione » ne figurent pas dans les Actes. L'un des objectifs du colloque, le premier qui ait, semble-t-il, jamais été organisé

sur ce sujet est de cerner la personnalité d'Horapollon, personnage énigmatique de l'Antiquité tardive. Peu de sources le mentionnent. Les différents intervenants tentent de découvrir qui se cache derrière ce nom. Ils se demandent s'il est bien l'auteur des *Hieroglyphica*, un traité grec sur les hiéroglyphes égyptiens écrit à une époque où cette écriture et la langue qu'elle transmet ne sont plus comprises. Ils scrutent la forme et le contenu de l'ouvrage qui nous est parvenu. Le manuscrit contenant les *Hieroglyphica* ainsi que d'autres textes a été acquis en 1419 par un prêtre florentin dans l'île d'Andros. Envoyé à Florence vers 1422, le document a abouti dans la *Bibliotheca Laurenziana*. Très vite, il suscite l'intérêt des humanistes. D'abord, étudiés et commentés sous forme manuscrite, les *Hieroglyphica* sont imprimés à Venise en 1505. Une traduction en latin en 1518 contribue largement à leur diffusion. Plus d'une trentaine d'éditions se succèdent avec des traductions en français, en allemand et en italien. Certaines sont illustrées. Albrecht Dürer (1471-1528) a, par exemple, envisagé une édition, mais elle n'a pas abouti. En témoignent les dessins qu'il a réalisés pour le livre I, conservés dans les bibliothèques de Vienne et de Berlin. Les *Hieroglyphica* ont exercé une influence considérable sur l'art, l'iconographie, la littérature savante et ésotérique du XVI^e au XIX^e siècle. Cette empreinte s'accroît encore lorsque Piero Valeriano (1477-1558) s'en inspire et publie sa compilation, augmentée de références notamment à la Bible : *Hieroglyphica, sive de sacris Aegyptiorum literis commentarii*, Bâle, 1556. L'écriture égyptienne, croit-on alors, transcrit une sagesse secrète fondée sur la connaissance et le savoir à destination exclusive d'une élite. Cette conviction et l'engouement pour les *Hieroglyphica* entraînent la création de « néo-hiéroglyphes », d'emblèmes prétendument égyptiens, et d'une écriture cryptographique, purement idéographique et symbolique. Mino Gabriele traite de la métamorphose du sens des hiéroglyphes aux XV^e et XVI^e siècles. Il en donne trois exemples. En premier lieu, il examine le lexique symbolique élaboré à partir de signes spécifiques dans *l'Hypnerotomachia Poliphili* publié en 1499 ; ensuite, il évoque la création d'images didactiques à destination mnémotechnique observées dans *l'Iconologia overo Descrittione dell'Imagini universali* de Cesare Ripa (1560-1645), parue pour la première fois en 1593 ; enfin, sont évoqués les emblèmes dans *l'Emblematum liber* d'Andrea Alciato (1492-1550). Les *Hieroglyphica* connaissent une certaine désaffection au XVIII^e siècle. Elle va s'accroître au XIX^e siècle. La découverte de la Pierre de Rosette portant une inscription en deux langues (égyptienne et grecque) et trois écritures (hiéroglyphique, démotique et grecque) suscite une grande effervescence auprès de nombreux savants qui entreprennent le déchiffrement des versions hiéroglyphe et démotique ; finalement, les travaux de J.-Fr. Champollion (1790-1832), fournissent la clef de l'écriture hiéroglyphique égyptienne. Désormais, il apparaît clairement que les exégèses assez insolites des signes dans les *Hieroglyphica* attribués à Horapollon transmettent parfois d'authentiques hiéroglyphes ; certains proviennent du répertoire des « cryptogrammes » de la fin de l'écriture hiéroglyphique. La publication de grammaires et de dictionnaires affine progressivement la connaissance de la langue égyptienne et de l'écriture hiéroglyphique. Devenus obsolètes, les *Hieroglyphica* sont oubliés. – La publication des Actes du Colloque en 2021 a prélué aux nombreuses manifestations égyptologiques, expositions et conférences en 2022. Célébrant le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes, elles ont aussi traité des différentes étapes qui l'ont précédé, et donc des *Hieroglyphica*. Que savons-nous d'Horapollon ? Son double prénom combine celui du

dieu égyptien Horus et celui du dieu grec, Apollon, auquel le premier a été assimilé. Seuls son grand-père et lui sont ainsi nommés ; cet *hapax* trahit peut-être une volonté identitaire selon S.-H. Aufrère. L'existence d'Horapollon et sa filiation sont attestées par une pétition qu'il a écrite. Recopié, ce document a été retrouvé en 1905 parmi les archives d'un certain Dioscore dans le village de Kûm Ishqâw (l'ancienne Aphroditè). Flavius Horapollon, fils d'Asklépiadès, Grec de Haute Égypte, est originaire de Phénébythis dans la région panopolitaine (Akhmîm). Issu d'une famille de lettrés, cet Horapollon grec, ou en tout cas, hellénophone, se présente comme un philosophe ; il a enseigné dans les Académies d'Alexandrie au ^v^e s. de notre ère. À l'époque où il vit, l'écriture hiéroglyphique, comportant plusieurs milliers de signes dans son dernier état, n'est plus en usage. Le dernier texte hiéroglyphique connu date du 24 août 394. En revanche, Horapollon est contemporain d'un graffito de 452/453, dernière attestation du démotique, forme cursive des hiéroglyphes figurant sur un mur du temple de Philæ. La langue égyptienne s'écrit alors à l'aide d'un alphabet comprenant les onciales grecques auxquelles ont été ajoutés sept signes issus du démotique et correspondant à des sons de la langue égyptienne n'existant pas en grec. Cette langue et cette écriture dites coptes sont encore en usage aujourd'hui dans la liturgie de l'église copte. Dans la pétition mentionnée plus haut, Horapollon se présente comme un philosophe. À quoi cela correspond-il dans le contexte alexandrin du ^v^e siècle ? À cette époque, se manifestent les derniers soubresauts de la tradition égyptienne ancienne ; ils se heurtent à l'acharnement chrétien contre les cultes anciens et contre les hiéroglyphes qui ne sont plus perçus comme l'expression d'une langue. Pour comprendre ce que l'on entend par « philosophe », S.-H. Aufrère se fonde sur l'opinion de Chérémon d'Alexandrie (moitié du ⁱ^{er} siècle de notre ère), auteur d'un traité sur les hiéroglyphes, intitulé *Hieroglyphica*. À l'époque où il vivait, l'écriture égyptienne ancienne était toujours en usage et les temples traditionnels en fonction. Chérémon assure que les Égyptiens considèrent leurs prêtres, à l'abri de leurs temples, comme des philosophes. « Philosopher selon la Vérité », privilège des prêtres de haut rang qui traitent des choses divines, comme le signale aussi Plutarque, requiert un niveau d'ascèse élevé. S.-H. Aufrère ajoute que l'Isis de Ménouthis, près de Canope à l'est d'Alexandrie, porte l'épithète de « Vérité ». Vers 485, donc à l'époque du *floruit* probable d'Horapollon, un temple dédié à cette Isis subsistait encore. On peut supposer que l'activité intellectuelle à laquelle il se livre associe celle du philosophe alexandrin à celle du dévot d'Isis philosophe, telle qu'il se l'imagine. Mais cet Horapollon historique qui a eu maille à partir avec les chrétiens, est-il bien l'auteur du manuscrit grec, *Hieroglyphica*, découvert en 1419 ? Cette attribution figure exclusivement dans les premières lignes du texte ; elles nous apprennent qu'il a été initialement composé en « langue égyptienne » par Horapollon, qualifié de « niliaque », synonyme d'égyptien, et a été ensuite traduit en grec par un certain Philippe. J.-L. Fournet observe qu'aucune autre source mentionnant Horapollon n'indique qu'il soit l'auteur d'un ouvrage sur les hiéroglyphes. De plus, les variantes dans l'écriture de son nom et le choix du mot « niliaque » pour assurer son origine égyptienne lui semblent postérieures au ^v^e siècle. Selon lui, les *Hieroglyphica* ont initialement été écrits en grec et non dans la « langue égyptienne » ; en effet, les traductions opérées en Égypte durant l'Antiquité tardive sont toujours du grec vers le copte et non l'inverse. Comparant le grec des *Hieroglyphica* à la pétition rédigée par Horapollon, J.-L. Fournet constate que cette dernière est dans un bien meilleur grec que

celui du traité sur les hiéroglyphes. À cela s'ajoutent quelques anachronismes. L'auteur des *Hieroglyphica* assure, comme étant de son temps, la présence de babouins, une des formes animales du dieu Thot, dans les temples et leur momification après leur décès. Certes, si le culte de Thot s'est poursuivi jusqu'à la fin du IV^e siècle d'après une attestation de Socrate le Scholastique, il n'en va pas de même au V^e siècle ; qui plus est, on n'a pas relevé de témoignage de la momification de babouins au-delà du I^{er} siècle. J.-L. Fournet en conclut que les *Hieroglyphica* ne peuvent être d'Horapollon ; l'auteur, en fait un pseudépigraphe, s'inspire vraisemblablement de l'œuvre de Chérémon. L'ouvrage de ce dernier, aujourd'hui perdu, était encore disponible jusqu'au XII^e siècle. S.-H. Aufrère abonde dans le même sens et se déclare favorable à l'idée d'un Pseudo-Horapollon comme auteur des *Hieroglyphica*. Le texte émane du fonds de la pensée sacerdotale égyptienne ; il se fonde non seulement sur celui de Chérémon mais reflète également d'autres sources. Les interventions effectuées sur le texte à diverses époques se discernent non seulement dans la documentation mais aussi dans le style. C'est également la conclusion à laquelle aboutit Gianfranco Agosti. Nicola Zito considère que l'auteur supposé des *Hieroglyphica* a appartenu au milieu néoplatonicien alexandrin de la fin du V^e siècle. Il met en évidence la présence dans le traité de la doctrine de la sympathie universelle, les nombreux chapitres consacrés au comportement des animaux, les allusions aux vertus médicales des plantes et à l'emploi thérapeutique de la divination. Tout ceci reflète les intérêts culturels des païens de l'Antiquité tardive tels qu'ils émergent par exemple des œuvres du philosophe néoplatonicien Proclus. N. Zito relève que les informations livrées à propos du prophète se démarquent de celles qu'on trouve chez les autres auteurs qui parlent du prêtre égyptien. En effet, l'auteur des *Hieroglyphica* mentionne le droit exclusif du prophète de fixer les statues divines. La commotion divinatoire du théurge semble la conséquence directe du regard que ce dernier a porté sur l'effigie du dieu. Cette information n'est pas attestée chez d'autres auteurs gréco-romains et provient probablement d'une source égyptienne. Antonio Ricciardetto se pose également la question de savoir si les *Hieroglyphica* remontent bien au V^e siècle de notre ère. Son examen porte sur le commentaire de trois pratiques liées à l'image de la corneille, à celle du babouin et à celle du lion dont l'auteur assure qu'elles sont encore attestées de son temps. En premier lieu, il lie la fidélité conjugale des corneilles à une acclamation lors des mariages. Ensuite, il associe le cynocéphale, la lune et la menstruation. Il assure la continuation de l'élevage des babouins dans les temples et leur momification suivie de leur conservation dans des nécropoles spécialisées. Enfin, il établit la connexion entre les lions et la crue du Nil ; de même, il évoque l'usage de fabriquer des caniveaux et des conduits de fontaine se terminant par un protomé en forme de lion pour faire passer l'eau du Nil et le vin. La première et la troisième pratique pourraient bien avoir survécu jusqu'au V^e siècle de notre ère, voire bien au-delà. L'association du moment de la crue du Nil et de la constellation du Lion explique le lien. La troisième pratique témoigne peut-être de la christianisation d'un ancien rite païen : il s'agit de la coutume égyptienne qui consistait à faire couler du vin symboliquement par certains tuyaux ou embouchures du vin en souvenir d'une fête de la crue. En revanche, comme cela a déjà été évoqué, la deuxième s'avère invraisemblable au V^e siècle de notre ère. La plupart des temples étaient désaffectés à cette époque. L'allusion à l'élevage des singes doit vraisemblablement être vue comme une extrapolation postérieure dans le texte original, ou bien, plutôt comme un indice d'une

rédaction d'un traité postérieure au V^e siècle. L'identité de Philippe, traducteur supposé des *Hieroglyphica* demeure également mystérieuse. En se fondant sur la traduction latine inédite et restée manuscrite de Giorgio Valla (1447-1500), Stéphane Rolet met en évidence que cet humaniste possédait au moins deux manuscrits différents. Celui qui a servi de support à la traduction latine est inconnu de la tradition manuscrite. La version latine donne un élément nouveau – le seul depuis 1419 – sur Philippe. Le nom latin qui le désigne chez Valla, Philippus Megarensis, Philippe de Mégare, désigne un philosophe peu connu du IV^e siècle avant J.-C. Il ne peut donc pas avoir traduit un texte supposé du V^e siècle après J.-C. Ceci conforte l'hypothèse que les *Hieroglyphica* sont une tardive création byzantine. Par ailleurs, du XVI^e au XVIII^e siècle, la question de l'identité de l'auteur des *Hieroglyphica* demeure fréquemment débattue. Alléguant des emprunts au latin, certains évoquent que le grec du manuscrit est celui « d'un semi-barbare d'époque tardive ». Jean-Marc Mandosio signale aussi que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'hypothèse que les *Hieroglyphica* soient une supercherie littéraire voit le jour. Philippe est traité de « petit Grec, compilateur inepte qui s'imaginait pouvoir conférer la gloire à son insignifiant ouvrage en se parant du nom divin d'Horapollon ». D'autres auteurs assurent que Philippe a écrit les *Hieroglyphica* au XV^e siècle c'est-à-dire peu avant l'acquisition du manuscrit en 1419. Au XIX^e siècle, l'imagination débordante de Constantin Simonidès (1820-1890) lui fait écrire une fausse biographie d'« Horus de Nilopolis, fils d'Ammouthis et de Thessaïs ». Les *Hieroglyphica* se présentent sous la forme de deux livres comprenant respectivement 70 et 119 chapitres décrivant 200 signes hiéroglyphiques égyptiens. Le livre I transmet des interprétations généralement symboliques des hiéroglyphes égyptiens ; en revanche, le livre deux comprend des explications d'ordre éthologique. Dès lors, on peut se demander s'il n'y pas deux auteurs. Quoiqu'il en soit, le texte se fonde sur des signes hiéroglyphiques qui se sont multipliés à l'époque gréco-romaine. Il ne s'agit pas d'une grammaire ; l'auteur explique le sens symbolique qu'il croit être celui que donnaient les Égyptiens aux signes qu'il commente. L'association d'un certain nombre de signes s'avère correct sur le plan égyptologique, même s'il est clair que l'auteur ne comprend pas la nature de l'écriture hiéroglyphique. Il s'appuie vraisemblablement sur le traité sur les hiéroglyphes, également appelé *Hieroglyphica*, ouvrage aujourd'hui perdu, qu'avait composé Chérémon d'Alexandrie ; à l'époque de ce philosophe stoïcien, les hiéroglyphes égyptiens étaient encore en usage. Les *Hieroglyphica* dits d'Horapollon témoignent de la perte de connaissance de cette écriture complexe, utilisant plusieurs milliers de signes, employés comme logogrammes, phonogrammes ou signes déterminants (classificateurs) qui indiquent la catégorie sémantique à laquelle appartient le mot écrit. Après avoir rappelé le fonctionnement du système hiéroglyphique égyptien, Jean Winand pose que le phonétisme ouvre la voie à l'écriture alphabétique et l'iconisme, à celle de l'interprétation symbolique des signes et à la cryptographie. Il est clair que certains raisonnements transmis par les *Hieroglyphica* peuvent être détectés dans diverses compositions de l'Égypte pharaonique mais s'appuient également sur des ouvrages d'histoire naturelle, tels ceux d'Élien. Joachim Friedrich Quack ajoute que les raisonnements dans le style de ceux des *Hieroglyphica* étaient bien enracinés dans l'Égypte tardive avec la multiplication de l'écriture énigmatique et de signes d'écriture promus au rang d'emblèmes. Si le contenu de ces *Hieroglyphica* se fait l'écho de sources égyptiennes, il se fonde également sur des sources grecques et

latines. Mélanie Mougin le démontre avec l'exemple du signe du lion qui figure neuf fois dans l'ouvrage. Les liens logiques entre le lion, animal solaire, et la crue du Nil (crue d'été lorsque le soleil se trouve dans la constellation du Lion) relèvent bien de l'esprit égyptien ; en revanche, le lion craignant le feu est un thème que l'on retrouve chez Pline, Aristote, Élien et Oppien ; quant à l'évocation de la colère du lion, de la fièvre et du feu, elle est l'écho d'une tradition postérieure peut-être même médiévale. L'auteur des *Hieroglyphica* mobilise des savoirs zoologiques, parfois fantaisistes, déjà proposés par les sources grecques concernant la zoologie. À son tour, Arnaud Zucker examine quelques signes représentés par des animaux. Les connexions culturelles entre le chat et la lune, le cynocéphale et l'équinoxe sont généralement pertinentes du point de vue égyptologique ; de même le lien entre le vautour et la mère est correct puisque le hiéroglyphe de cet oiseau sert notamment à écrire le mot « mère » ; en revanche, ce qui est inexact, c'est l'explication du comportement du vautour femelle qui, lorsqu'elle n'a pas de nourriture pour ses petits, se coupe la cuisse. A. Zucker conclut que le livre I des *Hieroglyphica* pourrait être un système hiéroglyphique élaboré à partir de la révision de signes représentant des animaux et de leur comportement pour donner un sens au monde et non le décrire. Les commentaires associés aux signes font peut-être appel, selon lui, à des jeux de mots phonétique ou étymologique dont le sens était perdu. – Les auteurs des articles publiés dans les Actes s'accordent sur l'analyse du contenu et de la forme du texte des *Hieroglyphica*. Ils apportent des arguments en faveur d'une œuvre qui témoigne que son auteur s'appuie sur des œuvres antérieures au V^e siècle de notre ère mais aussi sur des sources postérieures à cette date. Ils désignent donc leur auteur comme Pseudo-Horapollon et le distinguent du philosophe Horapollon du V^e siècle de notre ère. Puisqu'ils portent sur la signification de hiéroglyphes égyptiens, les *Hieroglyphica* nécessitent des illustrations. La question se pose, en particulier dès 1505, lorsque l'ouvrage est imprimé pour la première fois. On dénombre dix-neuf éditions en grec, latin et français au XVI^e siècle. Neuf publications ont paru en France, sept en Italie, trois à Venise et à Rome et trois à Bâle, Augsbourg et Valence. Anna Baydeva rappelle la première tentative d'illustrations confiée à Albrecht Dürer aux environs de 1510. Si elle n'aboutit pas, les dessins du graveur sont conservés. Il faut attendre 1543 pour que la première édition des *Hieroglyphica* pourvue d'illustrations soit publiée par le libraire et imprimeur parisien, Jacques Kerver. Ces images sont partiellement inspirées des dessins de Dürer mais se fondent aussi sur d'autres sources. Ainsi, A. Baydeva y retrouve le vocabulaire artistique du peintre parisien, Baptiste Pellerin. Les dessins édités ont eux-mêmes engendré et inspiré d'autres œuvres graphiques dans divers ouvrages : un livre de chasse, des livres de voyages, tel celui d'André Thevet (1516-1592) ou encore les *Aenigmata et Emblemata* d'Hadrianus Junius (Adriaen de Jonghe) (1511-1575) paru en 1565. Au fil des éditions les *Hieroglyphica* illustrés sont devenus un véritable livre d'emblèmes. Quels que soient les débats sur l'identité de l'auteur et sur le contenu des *Hieroglyphica* ainsi que les interprétations qui en sont données, le texte a connu une grande diffusion. Romain Mennini étudie la première réception française de l'œuvre d'Horapollon sous le règne de François I^{er}. Plusieurs écrivains illustres, notamment Geoffroy Tory, Rabelais et même Nostradamus connaissent le texte des *Hieroglyphica* avant même qu'il ait été imprimé pour la première fois en français. R. Mennini présente la transcription de la première version française des *Hieroglyphica*, jusqu'alors inédite (manuscrit 682 de la bibliothèque du Musée Condé

à Chantilly). Doté d'abondantes illustrations, l'ouvrage imprimé fournit un matériau littéraire et iconographique dans lequel les artistes puisent pour concevoir des représentations imagées du pouvoir. – En conclusion, le colloque et les Actes offrent une première synthèse sur le décodage contemporain des *Hieroglyphica* à la lumière de l'état actuel des connaissances sur hiéroglyphes égyptiens qui les ont inspirés. Ils rassemblent des données essentielles sur la réception de cet ouvrage avant le déchiffrement des hiéroglyphes et son impact sur l'art et la littérature des XVI^e au XVIII^e siècles. Il apparaît clairement que le sujet des *Hieroglyphica* et la question de son auteur nécessitent une approche pluridisciplinaire. Ils doivent être traités conjointement par des égyptologues, des spécialistes de la littérature gréco-romaine et de l'Antiquité tardive, des historiens de l'art et de la littérature moderne, ainsi que des spécialistes de la réception de l'Antiquité à l'époque moderne. À l'issue du colloque et de la publication des actes, Jean-Luc Fournet, exprime le souhait, que nous appelons de tous nos vœux, de voir publier une édition commentée systématique des *Hieroglyphica* combinant une analyse serrée du texte et de sa tradition manuscrite, les apports les plus récents de l'égyptologie et une étude des traditions gréco-romaines à l'œuvre derrière les commentaires d'Horapollon tout en mettant en évidence l'impact de cette œuvre dans le domaine artistique et emblématique à l'époque moderne.

Marie-Cécile BRUWIER

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Lemaire, Panckoucke, Nisard : trois collections d'auteurs latins sous la Restauration et la monarchie de Juillet*. Bordeaux, Ausonius, 2021. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 557 p., 48 fig. et ill. (SCRIPTA RECEPTORIA, 21). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-429-5 ; ISSN 2427-4771.

Le présent ouvrage de Guillaume Flamerie de Lachapelle se signale à la fois par une somme impressionnante de savoirs, une synthèse solide et une présentation claire de son objet. Son auteur a en effet entrepris non sans audace l'analyse des trois collections d'auteurs latins les plus importantes à leur époque par le nombre de leurs titres, leur tirage et leur influence ; il y manifeste, dès les premières pages, le regard de l'historien en ce qui concerne l'évolution de ces collections et celui du philologue classique en ce qui concerne le travail éditorial qui y a été mené. Pour rendre compte des résultats de sa recherche, il a pris judicieusement comme modèle les deux volumes consacrés par Catherine Volpilhac-Augier et son équipe à la célèbre collection, « Ad usum Delphini » du XVII^e siècle, à une différence près : le second volume, contenant les notices descriptives des ouvrages, n'existe que dans une version électronique, librement téléchargeable (<https://doi.org/10.5281/zenodo.5473019>). Le premier volume, objet de cette recension, comprend – outre l'introduction, la conclusion et une table des matières détaillée – six chapitres complétés par six annexes, une bibliographie et deux index sélectifs de références et de noms. Précisons d'emblée que les annexes fournissent des informations complémentaires en diverses matières : 1. l'iconographie ; 2. la constitution des trois collections ; 3. quelques collections publiées en France entre 1815 et 1850 ; 4. le tableau synchronique des parutions de volumes dans les principales collections d'auteurs latins en France entre 1815 et 1850 ; 5. les collections d'auteurs grecs